

Le congrès annuel du Mouvement freudien d'Armando Verdiglione vient de se tenir à Milan. Notre envoyée Laurence Cossé en est revenue passablement surprise

« La Psychanalyse » à Milan

Verdiglione se veut le Lacan italien. De Lacan, à défaut de la créativité théorique, il a au moins l'art de rassembler autour de lui un groupe, mi-curieux mi groupies. Les congrès annuels qu'il monte depuis dix ans ont laissé le souvenir de « happenings » assez drôles, d'autant qu'ils se sont tenus à Caracas, à New York, à Rome...

Le thème du congrès de cette année était « la psicanalisi », rien de moins. En fait de happening, cette réunion a tout eu du colloque le plus compassé. On y a parlé de bien des choses, dont la psychanalyse. Qu'on imagine trois longues journées de monologues, sans lien aucun les uns avec les autres, des communications sur « la présence du CORPS — en tant que non-organisme — lieu d'une critique radicale et vivante de ladite « psychanalyse », sur « le sujet instituant... sur le monde », mais aussi sur « Art et mathématiques », sur « l'infailibilité pontificale », sur le pacifisme, ou sur des sujets éminemment politiques et français : deux communications particulièrement civiques ont frappé, l'une de Bernard-Henri Lévy sur la parenté entre l'actuelle politique en France et les principes fascistes, l'autre de Philippe Nemo sur le collectivisme — en France toujours, aujourd'hui toujours — comme dernier avatar historique de l'aliénation de l'homme par l'homme. On aurait préféré que ces brillants exposés fussent prononcés dans l'Hexagone — sans compter que les Italiens, plus ou moins bien informés, ont dû les prendre pour argent comptant.

Communications, donc, hétéroclites au possible, sans consistance, bien souvent sans débat, ce qui est plus grave, et devant un public non moins bigarré, mêlant d'authentiques professionnels et des intellectuels de qualité à des histrions en vogue et au clan Verdiglione. Car ce petit homme,



Armando Verdiglione

fumant cigare, trônant sans discontinuer à la tribune, a sa cour de jeunes et belles Milanaises, buvant ses paroles pour mieux les répéter, et, ce qui est plus fort, dispose d'assez de poids pour financer, outre ses colloques annuels, une maison d'édition, plusieurs revues, et depuis peu une fondation luxueusement installée.

De ce financement, personne ne sait la source. On a parlé du PSI, désireux d'entamer l'hégémonie du PCI sur la culture en Italie, de la mafia, des riches patientes du maître — qui est aussi analyste...

« Demander d'où vient l'argent, a tranché Verdiglione, c'est demander : d'où viennent les choses... »

Question plus mystérieuse : qu'est-ce qui fait venir à ces « shows » des intellectuels sérieux qui sont unanimes pour trouver les écrits verdiglionesques illisibles, et pourraient aussi bien aller au cinéma ou travailler auprès de leur poète ? D'autant qu'ils doivent, en séance, subir les caprices autoritaires du prince, faisant attendre des heures les intervenants et les « sifflant » au moment où il juge bon de leur accorder la parole, les coupant lorsqu'il

estime qu'ils ont assez parlé, se permettant de juger aussitôt de la valeur de leur exposé... Beaucoup des participants sont français. On leur a donc posé la question.

« Ce qui m'attire ici, dit Philippe Nemo, c'est qu'il s'agit d'un mouvement culturel non étatique et pluraliste. La culture ne doit pas dépendre de l'Etat puisqu'elle est là pour le juger et, à mes yeux, le simple fait que l'entreprise de Verdiglione soit non étatique excuse son côté chaotique. J'ai une autre raison d'y participer : ce mouvement est idéologiquement et politiquement inclassable, ni à droite ni à gauche : une libération par rapport aux grandes catégories sclérosées. Ce n'est pas le fond qui est valable ici, mais la structure, cette organisation qui ne dépend de personne et me semble être la bonne forme sociale et institutionnelle de la vie intellectuelle. »

« Seuls la culture internationale et ses projets peuvent, peut-être, enrayer la barbarie », avait dit à la tribune Bernard-Henri Lévy, fidèle à son combat.

« Ici se forment les travaux d'un antifascisme vigilant. »

« Si je viens, reconnaît sans détour Jean-Jacques Brochier, c'est que Verdiglione m'intrigue... C'est aussi que m'intéresse ce tourbillon autour de lui, mêlant le pire et le meilleur, mais faisant office d'appel d'air. J'apprécie aussi qu'il n'y ait pas de religion dans ce groupe. Lévy peut venir y parler de Dieu et moi en dire du mal... »

« Moi », avoue Jean-François Josselin, « ce qui m'amuse là-dedans, c'est le côté cirque... cette façon de faire du cinéma avec la psychanalyse... l'espèce de folie... Et puis le côté beau voyage : je viens avec des amis... C'est une espèce de charter culturel... »

« New York, Rome, Milan : les lieux ne sont pas pour rien dans le fait que Verdiglione attire du monde », observe Christian Descamps. Si ça se passait à Knokke-le-Zoute... »

Laurence COSSÉ